

## Ouvrir la « boîte noire » de la croissance pour mieux en critiquer les excès

di François Jarrige

Chaque société a ses tabous ; ils s'accrochent parfois à des mots anodins ou étranges, comme celui de « décroissance », sans cesse repoussé et disqualifié depuis vingt ans. Anxiogène, peu mobilisateur, négatif, réactionnaire, lubie de riche ou concept (déjà) dépassé, tous les arguments éculés pour le discréditer ne peuvent résister au constat implacable, énoncé depuis des décennies maintenant, selon lequel l'extraction et l'accumulation matérielle atteignent leurs limites alors que les imaginaires dominants de la croissance nous poussent vers l'abîme.

Les grands médias s'intéressent aujourd'hui à la décroissance après des décennies de silence ou de déni. Ils y sont évidemment poussés par la force des choses, alors que le dernier rapport du GIEC conclut que « *le changement climatique se généralise, s'accélère et s'intensifie* ». Les pires prévisions, répétées depuis des décennies par ceux qui se disaient « *décroissants* », ne cessent de se confirmer, alors que s'impose l'urgence d'une réduction massive des émissions de CO<sub>2</sub>, c'est-à-dire de la plupart des flux de matières qui constituent le fondement de nos existences.

La décroissance n'est ni un programme d'action précis ni même une théorie, mais une aspiration née de la conscience aiguë des contradictions et impasses qui caractérisent nos modes de vie, nos infrastructures et nos imaginaires. Ce terme s'inscrit à la fois dans la longue durée des débats sur l'industrialisation du monde, et dans les temporalités plus courtes de l'évolution de l'écologie politique depuis les années 1970.

Longtemps, l'idée même de croissance économique n'avait aucun sens, la croissance renvoyant d'abord à la biologie pour décrire l'augmentation de taille des êtres vivants. Le terme fut repris par la théorie économique. Jusqu'au XIX<sup>e</sup> siècle, les sociétés vivaient dans un monde relativement stable, gérant la pénurie et des ressources contraintes. Dès les débuts de l'essor industriel, de nombreux doutes sont exprimés à l'égard du projet d'expansion continue de la production, et de nombreuses alertes sont formulées contre le projet moderne d'artificialisation du monde.

La question de la décroissance émerge surtout au XX<sup>e</sup> siècle, lorsque la croissance devient l'idéologie dominante et l'horizon principal. Le projet moderne d'accumulation matérielle s'intensifie en effet au milieu du XX<sup>e</sup> siècle ; de nouveaux critères économiques s'imposent afin de la mesurer et d'en faire une référence pour l'action publique (c'est le fameux PIB). C'est ce qui pousse

certaines observateurs et intellectuels à tenter d'ouvrir la « boîte noire » de la croissance, de pénétrer dans son fonctionnement, d'évaluer ses effets et ses impasses.

Alors que la théorie économique héritée du XIX<sup>e</sup> siècle s'était développée en laissant de côté les effets délétères sur la nature, la question des « externalités négatives » émerge ainsi avec Arthur Cecil Pigou (1877-1959), qui propose l'instauration des premières taxes sur les pollutions. L'économiste germano-américain Karl William Kapp (1910-1976) décortique, de son côté, les coûts sociaux et environnementaux de la croissance, alors qu'à la fin des années 1960, le Britannique Ezra J. Mishan publie *The Costs of Economic Growth* (1967), un traité ambitieux qui annonce les théories hétérodoxes de la bioéconomie. La pollution y est analysée comme un frein à la poursuite du développement.

Le débat s'intensifie surtout dans les années 1970, à la suite des chocs pétroliers, des crises énergétiques et des alertes écologistes formulées dans un contexte de vives conflictualités sociales. En 1972, le rapport Meadows sur les « *limites à la croissance* » suscite d'abondants débats. L'opposition entre croissance et décroissance surgit en lien avec l'essor d'une économie hétérodoxe nourrie par la théorie des systèmes et l'écologie fonctionnelle.

### **Nouveau paradigme**

Le mathématicien et économiste roumain Nicholas Georgescu-Roegen (1906-1994) publie des travaux majeurs qui remettent en cause l'orthodoxie économique, comme les illusions des promoteurs du « *développement durable* ». A leur place, il propose un nouveau paradigme autour d'une « *perspective bioéconomique* » qui vise à réduire l'empreinte matérielle en contestant la folie de la croissance soutenue par la science économique, qu'elle soit d'inspiration marxiste ou néoclassique. Mais cet auteur fut mis de côté dans les années 1980 alors que la mondialisation, couplée à l'informatisation du monde, devait inventer une « *croissance verte* » censée être immatérielle.

Le concept de « décroissance » ressurgit dans le champ politique et militant au début du XXI<sup>e</sup> siècle, pour qualifier un sous-groupe de l'écologie politique attaché à la critique du développement économique comme objectif cardinal. Le terme lui-même a été inventé par le philosophe Jacques Grinevald pour contrer les opérations idéologiques de « greenwashing ». L'économiste et philosophe Serge Latouche a été l'un de ses principaux promoteurs en France.

Le thème s'impose parmi les déçus de l'écologie institutionnelle, il gagne en audience dans un fourmillement d'expérimentations et de querelles. Plusieurs conceptions s'affrontent, alors que les tentatives pour circonscrire cette constellation complexe se multiplient. Mais la « décroissance » est surtout un « mot-obus », une stratégie discursive provocatrice qui entend porter l'attaque au cœur du système idéologique dominant, en laissant peu de prise aux récupérations. C'est en France que le mot a sans doute le plus circulé.

Une nouvelle phase s'ouvre aujourd'hui : le terme circule de plus en plus dans divers pays, les initiatives se multiplient et la décroissance devient à la fois un thème dans le débat présidentiel, mais aussi un programme de recherche académique qui mobilise économistes, ingénieurs, chercheurs en philosophie et en sciences sociales. L'enjeu est toujours de dénaturiser la « croissance », qui demeure la boussole des politiques publiques et la cause des crises écologiques à répétition que nous vivons. Alors que les plans de relance continuent de célébrer la croissance comme seul horizon, il s'agit de rompre avec cette évidence pour rouvrir le champ des possibles, et imaginer d'autres façons de vivre dans un monde « post-croissance ».